

## Ils ont tué Jaurès

Le 29 Juillet 1914, gare de l'Est, le train de Reims s'arrête..

Un voyageur en descend. Il est grand, un visage banal barré d'une fine moustache blonde, le regard terne. Il est vêtu d'un élégant costume à rayures et coiffé d'un canotier.

Sur le quai, des cheminots se sont regroupés et scandent des slogans pacifistes. La veille, l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie et ils craignent, comme tant d'autres, que par le jeu des alliances le conflit n'embrase toute l'Europe.

L'homme au canotier s'écarte des manifestants. Il détourne la tête avec une moue méprisante.

Puis il sort de la gare, se perd dans la foule où l'anxiété est palpable. Il finit par prendre place dans l'autobus jusqu'à Passy. Il se rend impasse La Tour. Il s'arrête un instant devant le numéro huit et essaye de repérer un nom sur la porte. Il erre ensuite dans le quartier, au hasard, mais il ne rencontre pas celui qu'il cherche. En effet, Jean Jaurès n'est pas à Paris mais à Bruxelles. Il participe ce soir-là à un meeting international contre ce conflit armé généralisé qui se prépare.

La salle du Cirque royal est trop petite pour contenir la foule nombreuse venue l'écouter et qui se presse à l'extérieur. Lorsqu'il monte à la tribune Jaurès a les traits tirés. Il semble visiblement très fatigué. Mais sous le regard attentif de ces milliers de personnes, il se métamorphose peu à peu, retrouvant toute son énergie et sa force de conviction.

Sa voix d'abord mesurée prend bientôt de l'ampleur et devient puissante et grave. Son discours déferle tel un torrent impétueux subjuguant son auditoire. En sueur, tête relevée, bras tendus vers le public ou dressés vers le ciel, il fustige les « va-t-en-guerre » qui attisent la haine et dénonce avec véhémence les barbaries de toute guerre. Il veut croire encore au rôle pacificateur que doit jouer la France pour désamorcer ce conflit. La foule enthousiaste l'acclame longuement. Épuisé, il regagne son hôtel dès la fin de la réunion.

Le lendemain, disposant d'un peu de temps avant de prendre son train, il va revoir au musée les chefs d'oeuvres de la peinture flamande. Il s'accorde ces précieux instants qui, comme la lecture, lui apportent un apaisement salutaire.

Mais à son arrivé à Paris, il apprend par la presse que la Russie, alliée de la Serbie, mobilise à son tour.

Peut-on encore sauver la paix ?

Jaurès obtient un rendez-vous avec René Viviani, chef du gouvernement et ministre des Affaires étrangères. Il le supplie de ne rien faire qui puisse provoquer un incident avec l'Allemagne, l'allié de l'Autriche. Puis se rend au 142 rue Montmartre siège de l'Humanité, le journal dont il est le directeur. Sur un coin de table, d'une seule traite comme à son habitude et fidèle à son style riche de métaphores qui donne à chacun de ses articles une qualité littéraire inégalée, il écrit l'éditorial du lendemain. Il l'intitule « Sang-froid nécessaire ».

Il ne sait pas que depuis deux heures déjà, l'homme au canotier rôde dans la rue, bien décidé à agir, exaspéré par les réunions et les meetings contre la guerre qui se multiplient depuis quelques jours. Il hait tous ces pacifistes, menés par cette « grande gueule de Jaurès ».

Minuit passée ce dernier sort de l'immeuble accompagné de quelques collaborateurs. Il ne remarque pas l'inconnu qui l'observe posté dans la pénombre. Celui-ci ne l'a jamais vu autrement qu'en photo sur un journal. Il interroge un ouvrier qui se trouve près de l'entrée des bureaux.

– N'y a-t-il pas parmi ces quatre hommes Monsieur Jaurès ?

– Si fait, c'est lui répond l'autre en désignant un petit homme trapu à la barbe blanche et coiffé d'un chapeau rond.

Le guetteur le suit du regard. Il le voit pousser avec ses compagnons la porte du café qui fait l'angle avec la rue du Croissant. La salle est déserte. Malgré l'heure tardive, il fait encore très chaud. Un garçon portant un grand tablier blanc leur apporte des rafraichissements. L'inconnu se dirige à son tour vers l'établissement. Du dehors, il scrute la salle, repère Jaurès et l'observe un long moment. Sa main droite enfoncée dans la poche de sa veste serre la crosse d'un revolver.

Alors qu'il s'apprête à son tour à pénétrer dans la salle, il hésite, s'en va, revient puis finit par s'éloigner. Soudain il semble se raviser et retourne sur ses pas.

Mais Jean Jaurès vient de sortir du café et monte dans un taxi qui démarre aussitôt.

L'homme dépité regarde le véhicule s'éloigner. Trop tard... Il reviendra.

Le lendemain, vendredi 31 juillet, les événements se précipitent. L'Autriche décrète la mobilisation en réponse à celle de la Russie, tandis que l'Allemagne proclame l'état de menace de guerre.

L'Europe est au bord du chaos ! Jaurès se rend au Palais Bourbon, puis à la tête d'une délégation de parlementaires, il demande une nouvelle fois à rencontrer René Viviani.

– C'est impossible, lui répond Abel Ferry sous-secrétaire d'état aux Affaires étrangères, il reçoit l'ambassadeur d'Allemagne qui est venu déposer l'ultimatum de son gouvernement.

Rien ne semble plus pouvoir arrêter la guerre. Jaurès s'emporte :

– Il faut faire pression de la plus énergique des manières pour que la médiation anglaise soit acceptée par la Russie. Sinon l'irréparable va se produire. Le tsar ne nous entrainera pas dans la guerre : notre pays n'est pas son vassal. Le gouvernement doit faire l'impossible, maintenant, avant que l'Allemagne ne mobilise. Sinon nous allons vous dénoncer, ministres à la tête légère, dussions-nous être fusillés !

L'homme au canotier, quant à lui, a passé la plus grande partie de cette journée dans sa chambre. Il n'en sort que vers seize heures pour aller assister à un concert au jardin du Luxembourg. Puis il prend place dans un restaurant près de l'Opéra comique. Le repas coûte sept francs, ce n'est pas dans ses moyens mais aujourd'hui n'est pas un jour ordinaire. L'heure tourne, il se lève et sort. Sur le boulevard on s'arrache fébrilement les dernières éditions des journaux.

Un peu avant 20 heures Jean Jaurès accompagné de deux amis, Pierre Renaudel et Jean Longuet, descend du taxi qui les a amené à vive allure du Quai d'Orsay au 142 rue Montmartre. Il est soucieux et préoccupé. Dans les locaux du journal, il s'entretient de la situation avec l'administrateur de L'Humanité, Philippe Landrieu et quelques autres collègues.

Ils savent qu'un long travail les attend. La publication du lendemain, premier août, sera celle de la dernière chance.

– Nous devrions tout d'abord aller dîner, propose l'un des journalistes.

Tous sont de son avis. Le petit groupe se retrouve bientôt dans la rue. Quelqu'un demande.

– Où allons-nous ?

– Pourquoi pas au Coq d'or ? suggère un autre.

– Non, dit Jaurès, c'est trop loin et nous serons gênés par la musique. Allons plutôt au Croissant.

Il y a du monde dans ce café très fréquenté par les travailleurs de la presse. A gauche de l'entrée,

une longue table de marbre est encore libre. Ils s'y installent. René Dolié, rédacteur au Bonnet rouge qui dîne avec son épouse tout près d'eux, les salue.

Jaurès choisit de s'asseoir sur la banquette installée le long du mur, tournant ainsi le dos à l'une des fenêtres grandes ouvertes à cause de la forte chaleur. Un simple rideau l'isole de l'agitation de la rue. Une douzaine de personnes l'entoure. En face de lui a pris place Marguerite Poisson, au côté de son mari, Ernest.

On commente la rencontre de l'après-midi avec Abel Ferry. De sa voix grave, Jaurès donne des consignes à ses collaborateurs. Autour de lui, dans la salle enfumée, les discussions sont vives et bruyantes. Il les ignore comme il ignore la curiosité qu'il suscite auprès des clients qui le reconnaissent.

Le repas touche à sa fin. Jaurès se régale de la tarte aux fraises qu'un garçon affairé vient de lui servir.

C'est alors que Dolié se lève et s'approche. Il tient dans sa main une photographie en couleurs – une curiosité à cette époque - et la tend à Landrieu.

– Regardez, c'est ma petite fille.

– Puis-je la voir ? dit Jaurès avec un sourire.

Il la regarde quelques instants.

– Tous mes compliments. Quel âge a-t-elle ?

A cet instant Ernest Poisson lève les yeux, il a cru voir le rideau bouger. Il devine une silhouette toute proche. Soudain un coup de feu retentit suivi aussitôt d'un second. La première balle tirée à bout portant traverse la nuque de Jean Jaurès qui s'écroule sur Renaudel tandis que la deuxième vient se ficher dans une boiserie près du comptoir.

Une poignée de secondes, un profond silence, soudainement brisé par un cri désespéré.

Marguerite Poisson hurle :

– Ils ont tué Jaurès, ils ont tué Jaurès !

Le lendemain, samedi 1<sup>er</sup> août, la France décrète la mobilisation générale. Désormais, rien n'arrêtera plus la première guerre mondiale.